



Louis-Ferdinand Céline

AU FRONT EN 1914:
LE DÉBUT DU VOYAGE
Louis-Paul Astraud

à

20
ans



AU DIABLE VAUVERT

Louis-Paul Astraud

Louis-Ferdinand Céline à 20 ans

Au front en 1914 : le début du *Voyage*



Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

Déjà parus

HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron
ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Séry
COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud
MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeanniot
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JOHNNY HALLYDAY À 20 ANS, Corinne François-Denève
ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel
JOHN F. KENNEDY À 20 ANS, Martine Willemin
NELSON MANDELA À 20 ANS, Solenn Honorine
MARILYN MONROE À 20 ANS, Jannick Alimi
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu
JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric
BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

ISBN : 978-2-84626-299-6

© Éditions Au diable vauvert, 2014

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

« Non, Louis, tel ils t'ont connu les autres, après, même ceux de la fin, tel tu étais déjà à vingt ans ! Effarant de curiosité, versatile, blagueur, grossier, irritable, mythomane et génial ! Et paradoxal. »

Marcel Brochard, un ami de jeunesse, témoignage publié dans *Les Cahiers de L'Herne*

« Qu'est-ce que vous voulez savoir?... Ma jeunesse ? Mais ça n'intéresse personne... ça a si peu d'importance. Ce n'est rien, ma jeunesse, ça n'existe plus... Vous feriez mieux de demander à d'autres... ça leur ferait plaisir de parler d'eux... Ils ont une carrière à faire, ils y croient... l'Académie... Moi, aujourd'hui on ne m'aime pas... Et puis c'est triste, ma jeunesse... Vos lecteurs, ils veulent des choses gaies, le monde est bien assez moche comme ça... Alors, inventez, c'est pas moi qui vous contredirai... »

Céline, entretien avec Claude Bonnefoy en 1961, dans *Cahiers Céline n° 2*

Prologue

Fernand et Marguerite Destouches n'en reviennent pas. Ils savaient déjà qu'il n'est pas tout à fait simple d'être les parents de ce grand gaillard de 17 ans, indiscipliné, rusé, insolent autant qu'attachant, mais là, ça dépasse l'entendement. Son père, surtout, est furieux mais il est coincé. L'année 1912 qui va commencer dans quelques jours s'annonce bien, se lamente-t-il. C'est aussi ce que pense son fils, Louis, mais pas de façon ironique, lui. Il est même très fier de lui. Il a joué la partie finement. Il n'en espérait pas tant quand il a été embauché par la maison Lacleche il y a à peine trois mois. Il a attendu le dernier moment pour avertir ses parents de sa mutation à Nice, lui qui habite avec eux le centre de Paris depuis toujours, et les voici obligés de le laisser partir de peur de fâcher son patron. Il savait bien qu'ils n'oseraient jamais dire non! Tout seul. À l'autre bout de la France. Dans une ville de plaisir! Leur fils unique. La prunelle de leurs yeux. Que peut faire un

père qui a l'impression d'être tout le temps dépassé, par la vie, par les événements et surtout par son fils? Rien. Il ne sait pas s'opposer à Louis. Il ne peut qu'accompagner le mouvement en glissant un petit manuel dans son sac : *Pour nos fils quand ils auront 18 ans*. Louis exulte. Sur la première page du fascicule, il écrit en grosses lettres : *vérole*. Le mot lui apparaît alors plein de promesses.

À 17 ans, Louis Destouches est encore très loin d'être devenu médecin, et encore plus loin de la publication de son premier livre, *Voyage au bout de la nuit*, sous le pseudonyme de Louis-Ferdinand Céline. Ce ne sera que vingt ans plus tard, en 1932. Pour l'instant, il a obtenu son certificat d'études, à 13 ans; il a ensuite passé deux ans à l'étranger pour apprendre l'allemand et l'anglais, puis on l'a mis au travail. Travail, le mot est un peu fort pour les petits labeurs sans ambition, sans enjeu, et presque sans salaire que des patrons peu regardants sur le bien-être de leurs employés ont bien voulu lui concéder. Comme un service qu'on lui rendrait pour préparer son avenir. Concernant celui-ci, ses parents sont en tout point d'accord : leur fils sera commerçant. Louis aussi est d'accord. D'ailleurs, on ne lui a pas demandé son avis. Enfant, il aurait bien essayé de dire parfois qu'il aimerait être médecin mais ses parents lui auraient ri au nez. « Pauvre petit malheureux, s'étaient-ils écriés selon un souvenir que Céline confia à la fin de sa vie, tu ne sais pas ce que tu dis. »

Un travail de mineur

Louis n'avait ni frère ni sœur pour partager le poids de l'ambition de ses parents. Ils avaient décidé d'en faire un commerçant, mais pas n'importe lequel : un acheteur pour les grands magasins. Ils ne pouvaient pas rêver plus haut. En comparaison de leur petite boutique qui suffisait à peine à assurer bon an mal an leur quotidien, les centaines de milliers de mètres carrés, les milliers d'employés et les milliards de francs de chiffre d'affaires des Galeries Lafayette, de la Samaritaine, du Bazar de l'Hôtel de Ville ou encore du Bon Marché, leur apparaissaient comme ce qu'il y avait de plus beau pour leur fils. La plupart des parents espèrent voir leur enfant reprendre leur affaire. Eux veulent la lui éviter. Pour lui permettre d'accéder à ce poste prestigieux à leurs yeux, c'est un long chemin de sacrifices. Ils y sont prêts. Il fallait selon eux deux qualités : de l'expérience et la maîtrise de langues étrangères. Et l'école n'avait rien à voir avec ça. Le père en

était convaincu parce que la moitié de baccalauréat qu'il possédait ne l'empêchait pas d'être un terne subalterne dans une compagnie d'assurances ; la mère, parce qu'elle avait vu la sienne, pourtant veuve de bonne heure, passer de la pauvreté à l'aisance à force de travail et de volonté, et bien sûr sans le moindre diplôme. Non, il fallait investir dans leur fils, lui payer les bons cours, lui trouver les bons patrons pour le former. Le reste suivrait.

Noël 1909 est le dernier Noël de l'insouciance pour Louis. Il a 15 ans et dans une semaine, un samedi 1^{er} janvier, jour non chômé à l'époque, il commencera à travailler chez Raimon, une boutique de tissus où sa mère l'a placé. Elle a trouvé là une situation idéale : c'est certes un marchand de tissus important, mais il est surtout à même pas deux minutes à pied du passage Choiseul où elle travaille et de l'appartement familial du 11, rue Marsollier. Les parents Destouches doivent connaître en voisins et amis le patron de leur fils, ils pourront veiller précieusement sur lui, leur fils chéri, et sa mère, discrète, légèrement effacée mais efficace, continuer à lui faire ses repas du midi, comme avant. Veiller, c'est-à-dire surveiller, de même que protéger chez elle signifie plutôt surprotéger.

À 15 ans, Louis n'a pas d'expérience professionnelle. Quoiqu'il ait littéralement grandi dans le commerce. À sa naissance déjà, à Courbevoie, sa mère tenait un petit magasin de dentelles, l'affaire de toute sa vie. Marguerite y consacrait tout son temps, et sa santé. Dès ses premiers souffles, Louis avait reçu comme leçon que le commerce est une besogne à laquelle on doit se concentrer corps et âme ; un sacerdoce sans vocation,

un sacrifice sans plaisir. Rien de ce qu'il vit plus tard n'était fait pour le faire changer d'opinion à ce sujet. Après cette première boutique qu'elle dut vendre pour éviter la faillite, Marguerite retourna travailler, comme du temps où elle était jeune fille, chez sa mère qui vendait des objets anciens. Elle récupéra Louis et le garçonnet restait là, des journées entières, à jouer tout seul dans son coin, à portée de vue, à regarder entrer et sortir les clientes, et surtout à écouter le boniment de sa mère et de sa grand-mère. Il y a appris, par osmose, l'art de convaincre le client, l'art de déceler le vrai du faux, l'art de ne pas se laisser escroquer. Et peut-être aussi l'art d'escroquer un peu les autres. D'inventer sur un fond de vrai. De raconter l'objet à vendre pour en faire un sujet, une histoire ; donner vie et envie. En un mot, de « broder », comme le dira Céline lui-même.

Quand, en juillet 1899 – il a 5 ans –, Marguerite Destouches, avec l'aide financière de sa mère et de son frère, parvient à acheter une nouvelle boutique, passage Choiseul, l'apprentissage de Louis devient complet. Non seulement le passage Choiseul n'est qu'une vaste galerie commerciale dont tous les habitants ont quelque chose à vendre mais en plus ses parents font le choix, choix contraint par les réalités matérielles, d'habiter au-dessus de la boutique. L'entrée de sa maison est le commerce de sa maman. On ne peut pas mieux faire comprendre à un enfant la tyrannie du métier. Tous les habitants du passage sont dans le commerce. Tous les visiteurs du passage viennent pour le commerce. Le commerce passe avant tout, et en particulier avant le bien-être, avant le plaisir. L'un des grands souvenirs de son enfance que Céline durant des décennies va

se raconter – il en fera un motif de *Mort à crédit* –, ce sont les nouilles. Selon lui, sa mère ne cuisinait que des pâtes à l'eau parce qu'elles ne dégageaient pas d'odeur qui aurait pu imprégner sa marchandise. Des pâtes fades, sans goût, répétitives, nourrissantes. Une nécessité, un déplaisir. Il y a dans ce souvenir, comme dans la plupart que ceux que présente Céline comme des vérités, un fond de sincérité et une immense part d'exagération, une exagération d'autant plus difficile à cerner qu'elle n'était plus toujours consciente à la fin de sa vie. À l'écouter, quand sa mère ne travaillait pas dans la boutique, sa mère travaillait pour la boutique. Elle aurait eu en permanence sur sa table de travail un gros tas de dentelles qu'elle reprisait pour ses clientes. Ça lui faisait un petit complément de revenu. Elle en faisait des cauchemars, le petit Louis aussi. Ayant grandi à l'intérieur même des magasins de sa famille, il était sollicité par ses parents depuis qu'il le pouvait pour apporter son aide. Passer un coup de balai par-ci, déplacer un meuble par-là, participer à l'inventaire, surveiller la boutique pendant que sa mère courait faire une course, les occasions étaient innombrables qui le responsabilisaient et lui donnaient une petite expérience du métier. L'angoisse de ses parents devint la sienne.

Ses premières responsabilités, chez Raimon le marchand de tissus, sont très limitées. Grand garçon au visage encore un peu poupin, avec ses beaux yeux bleus, profonds et rieurs, il accueille surtout les clientes à l'entrée. Louis resta sept mois chez Raimon. Son contrat prenait fin le dimanche 31 juillet, jour de l'arrivée du Tour de France. Son patron le libéra-t-il ce

jour-là pour lui permettre d'aller en applaudir l'arrivée, lui qui aimait tant le vélo qu'il aurait préféré travailler dans une usine de pneus de bicyclettes? C'est loin d'être certain. Un an avant la naissance de Louis, une loi était venue encadrer le travail des enfants et des adolescents. À son âge, un enfant pouvait travailler jusqu'à dix heures par jour. Les patrons n'étaient pas tendres, l'apprentissage se faisait à la dure. L'école n'était obligatoire que jusqu'à 12 ans. Dans son deuxième roman, *Mort à crédit*, qui est le récit fantasmagorique d'une enfance et d'une jeunesse, grandement inspirées des siennes, Céline donne une vision apocalyptique de débuts dans le métier du commerce. Débuts rendus cauchemardesques par hantise du chômage. Ce ne fut pas le cas pour Louis; trouver un emploi, même sans qualification, n'était pas difficile. Surtout quand on ne se montrait pas trop regardant sur les conditions. Le calcul des parents Destouches est simple : leur fils est nourri, blanchi et logé chez eux, donc que serait sa paie sinon de l'argent de poche? Mieux vaut qu'il se fasse embaucher pour rien, qu'il se forge une expérience, plutôt que de traîner dans les rues. Dans la version romanesque, ça donne d'un côté des parents qui s'excusent auprès des patrons d'avoir un fils comme le leur et de l'autre des patrons qui plaignent hypocritement les parents d'avoir un fils comme lui. Il n'y a pas de place pour les sentiments de Louis. Sa colère ne risque pas d'être entendue à une époque où la première des qualités demandées à un enfant est l'obéissance. Sa paie, c'est une charité qu'il reçoit. Il a peur de mal faire en permanence. Il se sent une charge pour ses parents. L'année précédente, il leur avait écrit :

«Je tâcherai par ma conduite et mon application de vous rendre le plus heureux possible, afin de pouvoir vous rendre les sacrifices énormes que vous vous imposez pour moi depuis ma naissance [...]». Il ne risquait pas de pouvoir les rembourser financièrement. Et il en a honte. Au contraire même, à le lire, on aurait plutôt l'impression que c'est lui qui devait payer pour travailler, sous le prétexte d'être formé. Sa haine, sa colère, dévastatrices, irrémédiables, Céline les datera lui-même de cette entrée dans la vie, si difficile, si contraire à celle que l'on peut espérer, de cet esclavage moderne qu'il aurait subi à cet âge. «La vraie haine, elle vient du fond, elle vient de la jeunesse, perdue au boulot sans défense. Alors celle-là, qu'on en crève», écrira-t-il dans *Mort à crédit*, vingt-cinq ans plus tard.

Il ne dut cependant pas foncièrement déplaire à son premier employeur, encore moins s'être révolté, ni contre lui, ni contre la société, car il en reçut un certificat selon lequel il avait accompli des services satisfaisants. L'objectif de ses parents est atteint : Louis commence à obtenir des recommandations. Loin de ressembler aux brutes sans cœur que Céline décrira dans *Mort à crédit*, ses parents lui accordent un mois de vacances. Un mois, pas davantage. Comment pourraient-ils se permettre de lui offrir davantage de vacances, eux qui n'en prennent quasiment jamais.

Le 1^{er} septembre 1910, Louis, 16 ans, entre dans une nouvelle maison. Fini le tissu, le voici introduit dans le monde de la bijouterie, commerce du luxe par excellence qui fait rêver pour leur fils Fernand et Marguerite. Le jeune oiseau ne prend pas encore son envol, mais tout de même s'éloigne un peu du nid :

il lui faut au moins un quart d'heure de marche pour rejoindre la bijouterie de M. Robert. On n'a jamais assez de mains pour nettoyer les vitrines qui se doivent d'être éclatantes pour ne pas ternir l'éclat des bijoux alors que les clients n'ont de cesse de mettre leurs doigts dessus. Sans cesse, il faut frotter une peau de chamois sur les vitres pour enlever les traces. Est-ce pour cela que c'est à un M. Lempreinte que le père du narrateur, dans *Mort à crédit*, propose d'échanger son fils contre son ulcère? Peut-être le père de Louis a-t-il vraiment prononcé cette phrase quand il s'est rendu compte que l'argent qu'il lui donnait chaque jour pour s'acheter un goûter lui servait en fait à rendre visite à une femme nommée Guerraz. En tout cas, le 31 mars 1911, l'emploi de petite main chez Robert s'achève, et ce sur une note hautement positive du patron : « Je n'ai eu qu'à me louer de son honnêteté, de son travail et de son exactitude. En un mot, ce jeune homme est très recommandable sous tous les rapports. » Ironique? Possible. Louis n'a pas le droit cette fois-ci au moindre repos.

Dès le lendemain, le 1^{er} avril, il commence chez son nouvel employeur, Henri Wagner, qui tient une bijouterie rue du Temple et fabrique aussi des bijoux sur modèle. Changement de quartier. Louis quitte les quartiers chics de l'Opéra et du Palais-Royal pour le centre de Paris, plus populaire. Traversée d'une frontière sociale mais la distance ne change pas beaucoup. La rue du Temple est à peine à une vingtaine de minutes à pied du passage Choiseul. Cette proximité est illusoire; sa principale tâche va être de marcher, marcher et marcher encore, pour présenter

dans toutes les boutiques où ils pourraient se vendre les modèles de plomb des bijoux fabriqués par son patron. C'est cette expérience de représentant-placier pour le compte de Wagner, renommé Gorloge dans le roman, qui constituera vingt-cinq ans plus tard, la source d'inspiration d'une large partie de *Mort à crédit*. Louis y prend l'habitude, en fin de journée, vers 17 heures, après avoir passé le matin et l'après-midi à arpenter les rues de Paris avec sa petite valise lestée des copies en plomb des bijoux, de s'arrêter comme tant d'autres jeunes ayant des petits boulots du même genre sur les marches de l'Ambigu-Comique, un théâtre – détruit depuis – situé boulevard Saint-Martin. Une vingtaine de longues marches comme on en voit parfois devant des parvis d'églises. Une longue grille en fer forgé permet aux uns et aux autres de suspendre des affaires comme à un vestiaire, d'immenses marronniers offrent aux jeunes gens fatigués une ombre reposante. Toute une jeunesse pauvre, malheureuse, débrouillarde et roublarde s'y retrouve pour échanger bons plans et mauvais coups, réinventer leur vie afin de briller auprès des autres et perdre de vue la trivialité de la leur, vie de garçons-sandwiches, de livreurs, de coursiers, de tondeurs de chiens, vie peut-être aussi parfois de tapinage comme l'écrira Céline, toujours prêt cependant à l'exagération misérabiliste. Sur ces marches, tout en fumant quelques mégots de cigarette, il fait la connaissance, en même temps que de cette faune, d'un langage, un argot, neuf et inventif, qui ne se perçoit pas comme tel. Chez ses parents et dans le passage Choiseul, sans doute ne parle-t-on pas un français irréprochable, mais du moins on s'astreint à

essayer. La grand-mère maternelle de Louis, Céline Guillou, elle, n'était pas si bégueule. Femme du peuple restée peuple, elle fut la première à parler à son petit-fils cette langue argotique qu'il allait introduire de façon si magistrale dans ses romans, une des raisons pour laquelle il choisit son prénom comme pseudonyme. Oui mais voilà, la grand-mère Céline est morte quand Louis n'avait que 10 ans, en décembre 1904, à 57 ans, épuisée par une vie de labeur. Qui parle encore au jeune homme le français de la rue, le français des bas quartiers? C'est aussi ce plaisir que retrouve le jeune Louis dans la fréquentation de ces voyous, ou plus exactement de ces garçons qui seraient considérés comme tels par ses parents du seul fait de leur langage et de leur origine sociale. De crainte peut-être d'être assimilés à eux.